

Éloge de la religion (I)

Paul VALADIER, *Éloge de la religion*, Paris, Éditions Salvator, 2022, 200 pages

En 1509, Érasme de Rotterdam (1466 ? – 1536), chanoine régulier de saint Augustin, rédige en latin l'*Éloge de la folie*, lors de son séjour d'une semaine chez Thomas More (1478-1535), l'auteur d'*Utopie* (1516), à Bucklersbury. L'*Éloge de la folie* est imprimé pour la première fois en 1511 à Paris et réimprimé, sans modification de texte, en août 1511 à Strasbourg.

Érasme et Thomas More avaient traduit l'auteur satirique grec Lucien de Samosate (120-180) en 1505-1506. Ils participaient ainsi à la réécriture en latin antique d'œuvres en tous genres, afin de « corriger » le latin d'Église utilisé couramment.

L'*Éloge de la folie* commence par faire l'éloge de Lucien de Samosate. Suit une description très sombre de ce que peut faire la folie quand elle fait l'éloge de l'aveuglement et de la démence. Érasme en vient ensuite à un examen satirique des superstitions et des pratiques pieuses dans l'Église ainsi que de la folie des pédants. Tout cela annonce un châtement. Érasme en vient enfin à la description des véritables idéaux chrétiens. Truffé de références à la mythologie grecque et romaine, ainsi qu'aux philosophes de l'Antiquité, l'*Éloge de la folie* fait de nombreuses allusions à Augustin (Thagaste 354 – Hippone 430), Thomas d'Aquin (Roccasecca 1225 – Fossanova 1274) et Guillaume d'Ockham (Surrey 1285 – Munich 1347).

Quand il propose l'idéal chrétien, Érasme puise ses sources dans les évangiles et les lettres pauliniennes. On sait qu'Érasme fera éditer le Nouveau Testament en grec (1516), avant d'en publier une nouvelle traduction latine. En lisant l'apôtre Paul, il comprend qu'on lui ait donné le titre de « fou » quand Paul compare le mystère du Christ avec la « sagesse » des hommes.

Thomas More deviendra Chancelier du Royaume, avec Henri VIII comme Roi, en 1529. Il est le premier laïc à exercer cette charge. Lorsqu'Henri VIII, désespéré d'avoir un jour un héritier mâle avec son épouse Catherine d'Aragon, tante de l'empereur Charles-Quint, envisage un nouveau mariage, en exigeant du pape l'annulation du premier, Thomas More refuse d'approuver les décisions du Roi, qui rompt avec Rome et se déclare le Chef suprême de l'Église d'Angleterre. Thomas More démissionne en 1532. Suite à une série de dénonciations venant de « ses ennemis », il est condamné à être pendu et éviscéré. Le Roi commue la peine en une décapitation, qui est exécutée le 6 juillet 1535. La mort de Thomas More affectera profondément Érasme de Rotterdam, qui meurt à Bâle le 12 juillet 1536.

L'Éloge de la folie sera mis à l'index en 1557, au temps du Pape Paul IV.

Thomas More sera canonisé le 19 mai 1937 par le Pape Pie XI.

Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à l'*Éloge de la folie*, lorsqu'à l'abbaye du Mont des Cats, en septembre dernier, j'ai acheté l'*Éloge de la religion*, publié par le Père Paul Valadier, chez Salvator en août 2022. Paul Valadier est né en 1933 à Saint-Étienne ; il est prêtre de la Compagnie de Jésus (Jésuite). Docteur en théologie, il est aussi Docteur d'État. Il a présenté, sous la direction de Paul Ricoeur, sa thèse sur Friedrich Nietzsche (Röcken 1844 – Weimar 1900) : *Nietzsche et la critique du christianisme* (1974). Professeur au Centre Sèvres à Paris, il a été directeur de la revue *Études* de 1981 à 1989. À l'âge de 89 ans, il est toujours libre dans ses appréciations de l'évolution des mentalités. Son *Éloge de la religion* en est un témoignage. Il ne craint pas d'aller à contre-courant de quelques idées dites « reçues ».

Valadier mène sa réflexion en cinq étapes.

1. Mauvaise réputation

Il écrit : *Apparemment, rien de nouveau sous le soleil : la critique des religions a été de tout temps, évidemment sous des formes et avec des argumentaires variés* (p. 15). Faisant référence à la manière dont Platon se méfiait déjà des récits mythologiques lourds de pratiques immorales et scandaleuses, Valadier pourrait allonger la liste des attaques plus ou moins virulentes qu'a connues l'histoire. *Elle permettrait d'ailleurs de mettre à mal le cliché selon lequel les sociétés traditionnelles, donc prémodernes, auraient été entièrement dominées par la sphère religieuse, dans l'une ou l'autre version de ce que Marcel Gauchet imagine être une « religion première » ou primitive, laquelle n'a sans doute existé que dans des esprits obligés de s'appuyer sur cette hypothèse pour étayer la thèse d'une progressive « sortie de la religion »* (p. 15-16).

En fait, la mauvaise réputation des religions trouve des fondements dans l'immédiate actualité, même si une critique philosophique tout à fait fondamentale persiste sous des formes diverses et toujours renouvelées.

Accablante actualité

L'assimilation entre religions et violences n'est pas nouvelle, qu'il s'agisse de violences institutionnelles (domination sur les esprits, intolérance, emprise sur les mœurs et sur la vie sociale et politique) ou de violences provoquées par les luttes intestines dont les guerres de religion au sein du christianisme, à la Renaissance, ont été une triste illustration. On en est arrivé à poser une sorte d'équivalence entre religion et déchirements sociaux.

Une telle mémoire est comme alimentée de nouveau par l'actualité mondiale : les horreurs perpétrées par les djihadistes au nom de l'islam ou la guerre civile cruelle entre musulmans qu'a connue l'Algérie dans les années 1990 ; les attentats terroristes commis chez nous par des islamistes aux cris de « Allah Akbar ». Il en va de même pour les contraintes administratives de toutes sortes, les discriminations diverses perpétrées au nom de l'hindouisme par le gouvernement de l'Inde, politiques menées soit contre les musulmans, soit contre les chrétiens ou de nombreuses minorités, en s'appuyant explicitement sur l'*Hindutva*, que certains voudraient faire passer pour une simple bigoterie, mais qui nourrit de fait un nationalisme extrême. Le bouddhisme, qu'une vulgate complaisante présente en Occident comme une sagesse pacifique, connaît lui aussi des extrémistes comme, par exemple, avec le quasi-génocide des Rohingyas au Myanmar (Birmanie).

Du côté chrétien, la violence relève plutôt chez certains évangéliques de l'envoûtement et de l'emprise émotionnelle qui excitent des foules exaltées, mais ne va pas non plus sans influences politiques tout à fait nocives sur un personnel politique extrémiste (George W. Bush et Donald Trump aux États-Unis, Jair Bolsonaro au Brésil).

Du côté catholique, la révélation d'abus sexuels contribue à la suspicion envers la religion.

Justifications illusoires

On peut objecter à cette présentation qu'il s'agit là de dérives extrémistes et qu'elles ne sont pas représentatives des grandes traditions religieuses. On expliquera qu'il faut distinguer du fanatique le musulman ordinaire qui tient à mener tranquillement et pacifiquement sa vie. On dira encore que les abus ne sont pas nouveaux, qu'en d'autres époques ces méfaits criminels étaient tus, cachés, donc méconnus et sous-estimés.

N'empêche, pour le moment, on voit renaître le vieux thème d'une identification entre religion et violence, même si on concède que le fidèle « ordinaire » reste éloigné de ces excès. La mauvaise réputation redonne vie à un argument antireligieux classique selon lequel les religions ne sont qu'irrationalisme, déraison et folie.

Indifférence religieuse

La mauvaise réputation peut entretenir des attitudes moins radicales en justifiant la méfiance envers les religions. Se méfier veut dire ici qu'on prend ses distances envers toute croyance religieuse et toute pratique cultuelle. Cette réputation conforte « l'indifférence religieuse » qui est sans doute une attitude dominante de nos jours, du moins en Occident où il est possible de s'afficher loin des religions sans grand risque, à la différence de certains pays musulmans, comme en Iran. En Occident, on se retire de toute adhésion religieuse, même si on garde quelques « sentiments » religieux ou si l'on reste ému par le sort des monuments porteurs

de nos traditions, comme par exemple l'incendie de la Cathédrale Notre-Dame de Paris le 15 avril 2019. Sans parler du culte catholique dans la cathédrale, sans faire allusion à l'archevêque de Paris qui venait de perdre son « siège », le Président Macron en est resté à l'embaumement purement patrimonial.

L'indifférence religieuse ne se nourrit pas seulement de méfiance et de retrait à l'égard des pratiques et des croyances ; elle porte avec elle une absence d'intérêt pour la chose religieuse ; on ne voit pas ou plus le sens d'une démarche religieuse. L'indifférent n'est pas indifférent à tout. Il a des intérêts. Il aime son conjoint, ses enfants, sa profession, voire même sa patrie. Mais le monde religieux lui reste opaque, hermétique, vide ; il ne suscite en lui aucun attrait, sinon archéologique ou patrimonial, car après tout les religions font partie de l'histoire, particulièrement de celle de l'Europe même s'il faut dire, si on veut rester politiquement correct, que les religions ne sont pas si importantes que cela dans la civilisation européenne. On se souvient des contorsions ubuesques du projet de Constitution européenne pour justifier le peu de signification des « racines chrétiennes » de l'Europe. Il fallait aussitôt faire mention de l'héritage grec, du monde juif, des Lumières, etc.

L'indifférence n'est pas nécessairement suspecte. Il suffit de se souvenir de ce qu'Ignace de Loyola propose dans les *Exercices spirituels*. En même temps, il existe une indifférence religieuse qui coexiste avec l'idolâtrie : celle de l'argent, du sexe, du Parti, de la nation, ce que Nietzsche appelle la « volonté de croyance » ou la « volonté de vérité à tout prix », à n'importe quel prix. Cela veut dire *qu'on est prêt à toutes sortes de sacrifices pour satisfaire son idole, voire même à sacrifier sa vie pour elle (militantisme inconsidéré, addiction au sexe, à la drogue ou à son métier, aux jeux d'argent, nationalisme fanatique)*. L'indifférence religieuse peut aussi être compatible avec l'idolâtrie : *on ne s'intéresse pas à Dieu ou au divin, mais on ordonne toute sa vie autour d'un autre absolu ; en son nom, on adopte cette même attitude qu'on reproche aux croyants des religions : le sacrifice de soi, la certitude d'être dans le vrai, le sentiment de la valeur de ce qui est ainsi poursuivi, avec l'unilatéralisme qui s'ensuit* (p. 28).

Certains parlent ici de la « religion de la laïcité » quand celle-ci devient un nouveau fanatisme, une idolâtrie, attitude qui met à mal les convictions d'autrui, quand on invoque, par exemple, *le droit au blasphème*. *On justifie alors le mépris d'autrui et de ses convictions dans un esprit opposé à un éthos démocratique qui, par principe, suppose le respect de l'autre, ou cette « amitié » entre citoyens qu'exaltait déjà Aristote* (dans l'*Éthique à Nicomaque*) (p. 28).

Adrien Candiard (*Du fanatisme*, Paris, 2020) avance la thèse selon laquelle le fanatisme djihadiste ne doit pas être expliqué par un excès d'adhésion religieuse mais au contraire par un manque de sens de Dieu. Le djihadiste fait de sa cause un absolu, justifié ou couvert secondairement par le Coran, mais en réalité ce militant est plus proche de l'athéisme que de la foi, ce qui rend compte de son total irrespect pour les êtres humains dont la vie est relativisée au nom de son fanatisme.

Tout le monde sait que chez beaucoup de ces fanatiques domine l'inculture religieuse ; ils ignorent presque tout de la religion.

Ceci laisse entendre à quel point l'indifférence, au sens négatif, peut tout à coup basculer dans le fanatisme ou l'idolâtrie. Il n'y a pas que les musulmans qui basculent dans le fanatisme. On le constate également chez ceux qui se convertissent à l'évangélisme protestant qui enferme ses adeptes dans le fondamentalisme ou des pratiques plus que contestables (pseudo-guérisons, trances diverses, lecture littérale de la Bible, adhésion aveugle à un gourou). L'indifférence peut encore conduire vers un faux religieux qui se confie à l'astrologie, à la magie, à la divination, ce que les sociologues appellent l'obscurantisme.

Enfin, les violences que nous connaissons trouvent-elles vraiment leur origine dans les religions en elles-mêmes, dans leurs écrits ou dans leurs dogmes, ou bien dans des comportements de fanatiques et de déséquilibrés mentaux qui se couvrent du manteau des religions pour assouvir leurs ressentiments, leurs passions, leur haine de qui ne pense pas comme eux ? (p. 30-31)

Objections philosophiques

La critique des religions trouve également son appui dans des traditions philosophiques.

Ludwig Andreas **Feuerbach** (Landshut en Bavière 1804 – Rechenberg près de Nuremberg 1872)

Le refus marxiste de l'univers religieux convainc moins, car on aperçoit à quel point la critique devait déboucher sur une remise en cause radicale des relations sociales et aboutir à une société sans classes et sans État, où justice et égalité domineraient sans exploitation aucune entre les hommes. Cette révolution marxiste a fait naître le pire, dès qu'on a essayé de la mettre en pratique (URSS, Chine, Cambodge, Corée du Nord). L'athéisme d'État a engendré la barbarie. N'empêche, la mise en cause faite par Feuerbach, qui inspire Karl Marx (Trèves 1818 – Londres 1883), garde sa valeur : en Dieu ou en Être suprême, l'humanité ne ferait que « se projeter » elle-même ou se méconnaître en une Entité qui n'est en réalité que sa propre image. *Il revient donc à l'humanité comme telle, et pas seulement à l'individu, de se réapproprier son essence contre les religions qui dépouilleraient ainsi l'homme de son identité propre pour la condenser en une réalité divine illusoire* (p. 33). Une telle réappropriation déboucherait sur une société purement humaine où l'homme serait réellement reconnu comme tel et comme fin absolue. Valadier fait ici allusion à Luc Ferry (*L'homme-dieu ou la terre de la vie*, 1996).

Dans cette philosophie, on trouve les prémises d'un prométhéisme où l'humanité ne doit plus que se reconnaître elle-même et en quelque sorte se donner sa propre identité. Ceci est déjà annoncé par Jean-Paul Sartre (*Les Temps modernes*, juin 1949). Cette problématique alimente une position conquérante sur la nature

qui trouve dans l'industrie capitaliste sa traduction concrète, de l'aveu même de Marx.

Prolongeant la pensée marxiste, Valadier écrit : *En s'appropriant la nature, l'homme ne fait que s'approprier lui-même et conquérir ainsi une identité aliénée par les religions. Ici encore, les conséquences concrètes de cette prétention sont devenues visibles avec les crises climatiques et suscitent, par contrecoup, certaines philosophies écologiques qui voient en l'humanité même le premier danger pour la nature. Stupéfiant retournement, bien que le prométhéisme à la Feuerbach perdure étonnamment sous la forme des courants transhumanistes, ou de l'homme transformé, amélioré, agrandi par les techniques les plus modernes (ordinateurs en particulier) (p. 34-35).*

Arthur **Schopenhauer** (Danzig 1788 – Francfort-sur-le-Main 1860)

La critique de Schopenhauer à l'égard de la religion voit en celle-ci une illusion dont l'humanité a besoin et dont elle ne peut se passer. Pour lui, l'humanité ne peut s'arracher au voile de l'illusion, la plus grande d'entre elles consistant à croire qu'il est possible de déchirer ou d'abolir ce voile pour atteindre la Réalité ou la Vérité. L'aventure humaine est une aventure trompeuse qui prend au piège le désir engluant. Les hommes sont piégés surtout par le désir sexuel : grâce à lui, ils croient atteindre la jouissance suprême et le bonheur, mais en réalité ils ne font qu'engendrer la mort ; ils donnent en effet le jour à des êtres appelés à la mort, et par là-même ils signent leur propre extinction, tout en croyant atteindre la jouissance suprême de la vie.

Au pessimisme de Schopenhauer, Nietzsche oppose un optimisme tragique, dire oui à ce qui est, tel que c'est. Ce qui est, c'est l'illusion dans laquelle nous sommes pris ; c'est une heureuse illusion, un « gai savoir », car elle nous permet de danser au-dessus de cet abîme qu'est le monde et donc de le faire en toute (fausse) innocence. On pourrait discerner chez Nietzsche une sorte de « dire oui » au divin, mais sans culte, sans dogme, sans croyance, au sens où l'on prétendrait détenir la Vérité ultime de ce divin.

Faire le deuil du mot-même de religion

Ceux qui utilisent le mot-même de religion s'autorisent à éliminer les mécréants. Il faudrait donc abandonner le terme-même de religion et en produire d'autres pour désigner le « divin » à la manière nietzschéenne.

Valadier juge la proposition de **Régis Debray**, né à Paris en 1940, fantaisiste. Il parle de « communion » au lieu de religion. On arrive ainsi dans le fusionnel, celui qu'on vit dans les moments d'intensité révolutionnaire ou de fusion collective, que l'auteur a peut-être connus à La Havane de Castro, intensité qui dissimulait les exécutions extrajudiciaires ordonnées au même moment par Che Guevara (Rosario en Argentine 1928 – La Higuera en Bolivie 1967, inhumé à Santa Clara à Cuba) (p. 40). Or, toute religion s'accompagne de « rites » qui organisent l'assemblée,

qui tiennent à distance les uns des autres, qui limitent l'emprise mutuelle, qui empêchent que la « communion » ne devienne fusion et emprise. Le rite brise le fusionnel de la confusion et de l'enfantement affectif. Si on suit Régis Debray, on s'expose à confondre tout rassemblement heureux ou festif avec la substance du religieux.

Un autre homme de science, qui s'appuie sur des travaux ethnologiques, avance la thèse selon laquelle le concept de religion serait une « fabrication » de la mythologie chrétienne, qui permet de cacher la riche diversité des différences religieuses en les identifiant toutes à un autre concept sans contenu : le paganisme confondu avec l'idolâtrie. D'après ce savant, **Philippe Borgeaud**, né à Bâle en 1946, la mythologie chrétienne tenterait de dévaloriser les autres phénomènes religieux en les considérant comme des expressions diaboliques et maléfiques, pour pouvoir mieux affirmer son universalisme.

Au terme de cette longue description de la mauvaise réputation de la religion, Valadier donne enfin sa définition de la religion : *on a affaire à une religion dès lors qu'on trouve dans tel ou tel phénomène des textes tenus pour sacrés, une tradition qui les transmet au long du temps et les commente, une communauté ou un groupe structuré et rassemblé autour d'une telle tradition, des rites ou des célébrations ordonnées selon certaines règles, des croyances partagées, et tout un travail d'interprétation de ces croyances et de ces traditions* (p. 43-44).

2. Impossible athéisme

Si, dans la première étape, Valadier a bien exposé en quoi consiste l'indifférence religieuse, il en vient, dans une deuxième étape, à l'athéisme qui a attiré l'attention des philosophes et des théologiens. En fait, Valadier retient de l'histoire des formes d'athéisme une seule interrogation : l'athéisme est-il une option humainement viable ? N'est-il qu'une réaction contre une religion établie et jugée hypocrite, conformiste, insoutenable, en l'occurrence le christianisme ?

Souveraineté de la conscience individuelle : une société d'athées ?

En partant de Pierre Bayle (Carla le Comte près de Pamiers 1647 – Rotterdam 1706), Valadier souligne la grandeur de celui qui a exalté la souveraineté de la conscience individuelle, qui a rêvé d'une société d'athées, sans se ranger lui-même dans cette catégorie, puisqu'il professait une sorte de déisme, lui qui était passé du catholicisme au calvinisme. Débarrassée des superstitions, donc du fanatisme, une société d'athées ne pourra que communier dans la concorde, la paix, l'entente mutuelle. Des citoyens athées seraient mus par le bien public. De tels athées ne seraient plus tentés par le mal, bien éduqués par un système positif qui ne ferait plus appel aux croyances, à du vague, à de l'incertain, mais qui s'appuierait sur des données vérifiables, soumises à l'épreuve de la raison critique.

Cette manière de penser a été partagée par beaucoup au moment de la Révolution de 1789 ou dans l'inspiration d'un modèle républicain de l'éducation de la jeunesse en France. Bayle est un représentant typique de l'esprit des Lumières françaises, marquées par un optimisme de la raison et par la certitude qu'ouvrir une école, c'est fermer une prison, comme le disait Victor Hugo (Besançon 1802 – Paris 1885).

On pourrait raccrocher ici l'expression : la loi civile est au-dessus de la loi religieuse. En effet, même si l'athée ne peut que faire le bien, il va en même temps de soi qu'il faut des lois de l'État, car un athée ne peut pas, au nom de sa conscience individuelle, objecter qu'il suit sa conscience seule pour vivre dans la société. *Le politique prime alors sur la conscience, la société ordonnée sur la personne humaine, malgré toutes les affirmations contraires, de la part de Bayle, sur le caractère indépassable de la conscience morale !* (p. 52)

Athéismes d'État

La perspective d'une société d'athées a été mise en forme par le marxisme-léninisme. D'après cette perspective, il faut arriver à une société sans classes et sans État d'où la contrainte doit être absente. D'où l'effacement nécessaire de toute référence à une transcendance, la disparition de toute forme de religion, puisque les religions justifient l'exploitation de l'homme par l'homme. L'homme sera pour l'homme l'être suprême, selon la formule célèbre de Karl Marx.

Comme l'avènement de ce type de société a toujours été différé, il a bien fallu passer par « la dictature du prolétariat » (une classe parmi d'autres), c'est-à-dire la dictature du Parti des « révolutionnaires professionnels » (Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, Simbirsk 1870 – Vichnie Gorki 1924) qui, si brève doit-elle être selon la théorie, se devra d'éliminer ou de neutraliser les forces capitalistes qui ne subsistent que par la domination de l'argent et du profit, donc par l'exploitation des travailleurs.

On est entré dans la doctrine d'État qui a, pour s'imposer, la violence politique la plus totale. En analysant les totalitarismes, Hannah Arendt (Hanovre 1906 – New York 1975) concluait : si les religions révélées suspendent au-dessus de la tête des mécréants la possibilité d'une damnation éternelle, les athéisme d'État, eux, ouvrent dès maintenant l'enfer des camps à qui ne « comprend » pas les lois rigoureuses et scientifiques de l'histoire et de la nature. Versions noires de l'athéisme et d'ailleurs versions inachevables, car comme dans le cas de la Révolution française de 1789, il y a toujours des « suspects » à pourchasser, des exploités à débusquer. La lutte est donc par définition incessante, l'oppression au nom de sa suppression devenant la loi permanente de la société et de la politique (p. 54-55).

L'athéisme d'État ne peut se fonder qu'en exaltant un principe souverain auquel soumettre la société tout entière pour conduire son avenir : le prolétariat, la classe ouvrière, des exploités (version marxiste-léniniste) ou la race (version nationaliste nazie). On est de nouveau dans une sorte d'idolâtrie.

Athéisme ordinaire

Il existe également un athéisme « personnel » qui ne revendique pas de s'imposer par la loi. L'athéisme « ordinaire » est le fait de personnes qui restent indifférentes à l'univers religieux et qui affirment que rien de tel qu'un Dieu n'existe, et donc qui vivent une existence en l'absence de tout sentiment religieux, sinon spirituel. Il est très difficile de rencontrer ce genre de personnes, sauf à suivre les hallucinations de ceux qui identifient l'homme à Dieu dans la ligne de Feuerbach.

En revanche, on trouve beaucoup d'agnostiques. **L'agnostique** ne veut pas conclure. Il reste dans l'incertitude quant au monde du divin, il ne penche ni d'un côté (la foi), ni de l'autre (l'athéisme).

Malgré cette distinction, les sondages donnent souvent un nombre très élevé d'athées. Pourquoi ?

L'expression célèbre de Nietzsche de **la mort de Dieu** est une sorte d'alibi derrière lequel on se réfugie pour dire qu'on est athée. En fait Nietzsche parle d'une mort, qui est un effondrement d'un Dieu personnel qui « capte » toute forme de divin à son profit. Ce qui est en cause, c'est le monothéisme, une sorte de divin limité, personnel, uniforme, finalement vide de toute puissance de vie.

Nietzsche parle aussi **d'athéisme de rigueur**, l'athéisme qui ne peut pas ne pas s'imposer à nos esprits. Une sorte de tenue de rigueur qu'on est obligé d'adopter pour une soirée mondaine, une sorte de conformisme imposé. Pour Nietzsche, la religion « traditionnelle » est devenue humaine, trop humaine, qui a perdu le sens de l'infini divin sans fond. Il faut par conséquent devenir athée tout en sachant que la croyance est chevillée au corps.

L'athéisme qui conclut que rien de divin n'existe, que c'est une certitude ferme voire absolue, est rare. L'agnosticisme est plus « simple » à démontrer. Celui-ci peut faire bon ménage avec le fidéisme. Jean-Luc Nancy (Caudéran 1940 – Strasbourg 2021) dit qu'il faut se garder d'affirmer, de conclure, de définir, donc de limiter le réel, bref refuser de penser !

L'agnosticisme peut aussi considérer les religions comme de la poésie. C'est la position de Peter Sloterdijk (Karlsruhe 1947) dans *Faire parler le ciel* (Paris, 2021).

L'agnosticisme va aussi avec le touche-à-tout d'Emmanuel Pierrat (Nogent-sur-Marne 1968) dans *Je crois en l'athéisme* (Paris, 2020) qui fait des voyages en religion à travers le monde et qui en retire une tolérance universelle, une acceptation de tout à l'exception de l'extrême-droite politique qui n'est pas une religion... Bref, on est entré dans une sorte d'athéisme bon chic, bon genre, une sorte d'agnosticisme qui affirme une liberté dévoyée sous prétexte de libération envers les religions (p. 67).

Impuissance de l'athéisme

Pour le moment, l'athéisme « personnel » n'a pas engendré une civilisation, n'a pas ouvert une vue globale et dynamique qui fédère des volontés singulières, qui ouvrent la perspective d'un avenir commun et souhaitable. Il est vrai que l'individualisme professé par beaucoup de nos contemporains ne laisse guère de place à des perspectives plus vastes. L'athéisme n'a pas réussi à être créateur d'un univers commun viable, appelé civilisation ou culture.

Quelle puissance créatrice ?

L'athéisme n'a pas encore créé un art digne de ce nom. L'art ouvre à des dimensions inaperçues du réel. Les arts inspirés par les athéismes d'État se sont révélés d'une indigence remarquable sur ces dimensions inaperçues. Il suffit de songer à l'architecture à Berlin-Est ou à Bucarest, qui, avant de construire, rase tout le passé. On songe également aux œuvres nazies ou mussoliniennes. Le théâtre de Bertolt Brecht (Augsbourg 1898 – Berlin-Est 1956) n'échappe pas à un catéchisme bêtifiant où le spectateur sait dès le départ qui sont les bons (prolétaires) à ne pas confondre avec les méchants (bourgeois capitalistes). On connaît les musiciens ou écrivains russes qui ont dû s'enfuir ou subir les foudres des dirigeants capricieux.

(À suivre)

+ Guy,
Evêque de Tournai